

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7 h. de matin, Midi, 3 P. M., 4 P. M.) and Temperature (64, 78, 78, 76).

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE. Dirigation sur le meurtre. 10,000 francs de récompense. Trois paires de bottes. Gascon et Provençal, (Pour dire au monologue), poésie. Les Voleurs de Paris, Feuilleton du Dimanche. (Suite.) Mondaines, chanson. L'actualité, etc., etc.

LA CAMPAGNE

William J. Bryan.

Les démocrates pouvaient esquisser que William J. Bryan, le candidat de leur parti, ne persisterait dans ses idées que le peuple a répondu à son serment.

Après avoir parcouru son état natal, le Nebraska, M. Bryan a pénétré dans l'Indiana. On des plus importants Etats de l'Union qu'il importe au parti démocratique de compter dans ses rangs au jour du scrutin pour lui assurer le triomphe.

M. Bryan n'a indubitablement qu'à se louer de sa tournée, car, aujourd'hui qu'il se trouve dans le Kentucky, il ne craint pas d'annoncer publiquement aux électeurs de cet Etat que l'Indiana est acquis à la cause démocratique.

Un homme politique de la force de M. Bryan ne saurait se tromper en pareille matière, et on peut tenir pour acquis au parti démocratique l'appui de l'Indiana au scrutin du 8 novembre.

M. Bryan va continuer sa campagne, et si comme tout l'Indiana Parker est élu président le tribunal du Nebraska aura bien mérité de son parti.

L'AUTOMOBILE AU CONSEIL.

LE

Quand les ministres se réunissent après être restés longtemps sans tenir leur séance habituelle, on croit généralement qu'ils ne peuvent avoir que des choses fort intéressantes à se dire. Ce n'est pas toujours vrai, car, suivant le mot connu, "il ne se passe jamais rien pendant les vacances".

Donc, à la dernière séance du Conseil, les curieux étaient à leur poste, et ils eurent la surprise d'apercevoir dans la cour de l'Élysée une superbe automobile, d'un rouge vif, aux aigles latérales, montée par un chauffeur habillé d'écuyer, et qui, visiblement était l'automobile d'un ministre.

M. Jean de Bonnefon raconte dans le "Journal" qu'il s'est rendu en Hongrie dans l'espoir d'obtenir une entrevue avec le prince Philippe de Cobourg.

M. Jean de Bonnefon raconte dans le "Journal" qu'il s'est rendu en Hongrie dans l'espoir d'obtenir une entrevue avec le prince Philippe de Cobourg. N'ayant pu être reçu au château de Kobary, M. de Bonnefon regagna la gare de Bogaec, lors que le prince de Cobourg, qui venait attendre deux voyageurs, y arriva à son tour.

Après avoir parcouru son état natal, le Nebraska, M. Bryan a pénétré dans l'Indiana. On des plus importants Etats de l'Union qu'il importe au parti démocratique de compter dans ses rangs au jour du scrutin pour lui assurer le triomphe.

le président du Conseil? C'est peu probable. L'Élysée est à deux pas de la place Beauvau, et l'on n'a besoin d'aucun véhicule pour faire la route. Veint d'ailleurs M. Combes qui, d'un pied léger, traverse la place, en proie à des journalistes qui le questionnent sur la séance du Conseil. Et, coup sur coup, passant, au des autres ministères, le général André, trois voitures et qui semble avoir encore malgré M. Delcassé, M. Tronillet. L'automobile lui bouge toujours pas. Serait-elle à M. Pelléan? Mais non, puisqu'en ce moment même, indifférent aux délibérations du Conseil, il se promène élégamment sur la Côte d'Azur. Appartiendrait-elle à M. Mengot? Non plus, puisqu'il est au Cap d'Ant, en convalescence. Ce serait donc le véhicule de M. Vallé? Non pas, car vous tout justement le garde des sceaux qui, lui aussi, voulant se dégourdir les jambes, s'en va très démocratiquement à pied, de l'air tranquille et satisfait d'un homme qui vient de passer sans encombre un très important mouvement judiciaire.

Mais voici le chauffeur qui a fait un mouvement. L'automobile s'ébranle et vient se ranger devant le perron. Un ministre, au même instant, parait sur le seuil. C'est le ministre des finances, c'est M. Rouvier. Il monte dans la belle voiture toute flamboyante, qui fait une courbe gracieuse, franchit correctement la grille et, accablant sa marche, disparaît au tournant de l'avenue Marigny. C'est donc M. Rouvier qui aura introduit l'automobile dans le conseil de gouvernement. Peut-être, chez cet homme politique si fin et si avisé, l'automobile n'est pas une pensée symbolique, et il faudrait la féliciter de cette innovation si elle devait faire aller les gouvernements plus vite, toujours plus vite, dans la voie des réformes et du progrès.

Après avoir parcouru son état natal, le Nebraska, M. Bryan a pénétré dans l'Indiana. On des plus importants Etats de l'Union qu'il importe au parti démocratique de compter dans ses rangs au jour du scrutin pour lui assurer le triomphe.

Un homme politique de la force de M. Bryan ne saurait se tromper en pareille matière, et on peut tenir pour acquis au parti démocratique l'appui de l'Indiana au scrutin du 8 novembre.

Prince de Cobourg

M. Jean de Bonnefon raconte dans le "Journal" qu'il s'est rendu en Hongrie dans l'espoir d'obtenir une entrevue avec le prince Philippe de Cobourg. N'ayant pu être reçu au château de Kobary, M. de Bonnefon regagna la gare de Bogaec, lors que le prince de Cobourg, qui venait attendre deux voyageurs, y arriva à son tour.

Après avoir parcouru son état natal, le Nebraska, M. Bryan a pénétré dans l'Indiana. On des plus importants Etats de l'Union qu'il importe au parti démocratique de compter dans ses rangs au jour du scrutin pour lui assurer le triomphe.

procès d'honneur soit institué contre votre Altesse? —Hirap n'est ni comte ni mon ologisme et je me f... de lui, et je me f... de vous.

—Si vous imprimez cela, je dirai que ce n'est pas vrai. Ce que vous pouvez dire, si vous avez quelque goût pour la vérité, c'est ceci: Comme Cobourg, comme prince, comme deux fois appelé à la maison impériale, l'appartenance à un seul tribunal, celui du Maréchalat de la cour de Vienne. Je ne puis être traduit devant ce tribunal que par la volonté de Sa Majesté l'Empereur, le seul homme qui soit au-dessus de moi, le seul être humain dont l'opinion m'importe, avec celle de mon auguste mère. Je ne serai pas traduit devant le tribunal parce que je n'ai rien fait pour cela. Ce même tribunal est appelé à juger la princesse de Cobourg, ma femme. Je suis tout disposé à ce qu'elle soit examinée par les médecins que désignera ce tribunal. Mais mes amis et elle se font des illusions. Même si la malheureuse femme reste libre, si on la laisse décider de son sort, elle restera sous la surveillance financière qui lui a été donnée. Et cela dans son propre intérêt.

—Je ne veux pas être exposé à apprendre qu'elle meurt de faim et qu'il me faut encore donner de mon argent. La malheureuse femme a amouillé des lettres sur des lettres. Elle n'a aucune notion de l'argent. J'ai tant payé qu'elle ne possède plus rien de sa maigre dot. Les héritages présents ou futurs sur lesquels elle compte ne suffiront pas à me rembourser de ce que j'ai avancé et de ce que je débourse pour la faire vivre, si elle veut vivre avec décence, comme doit vivre une princesse. La cour d'Autriche n'a rien à proposer. Elle attend les propositions de la princesse. Sa Majesté l'Empereur revient jeudi de Styrie. Il restera à Vienne jusqu'à la fin du mois. En novembre, Sa Majesté sera à Gênes et donnera un tour.

—Oserai-je faire observer à votre Altesse que, pour le moment, il se passe un autre fait? —N'est-il pas plus honteux pour une illustre maison que ce soit précisément cet ancien officier, si méprisé par vous, qui aide à vivre Son Altesse, votre auguste femme?

—Avec le produit de son ordre de livre, peut-être? Il paraît que ça se vend comme du pain doré. Il a le goût propre aux compatriotes! Il aiment les mensonges de toutes sortes. J'ai lu dans vos journaux que Sa Majesté l'Empereur m'avait fait régner. Or, sachez-le, jamais l'empereur ne m'a mieux reçu que cette fois-ci. Il m'a consolé comme l'aurait fait un père. Ce que veut Sa Majesté, c'est que le bruit cesse, c'est que le scandale finisse. Mais ce n'est pas moi qui fais le scandale: c'est elle, c'est vous, ce sont vos paroles, ce sont tous les idiots, tous les crédules de Français et d'Anglais qui écrivent à tort et à travers sans savoir ce que c'est qu'un Cobourg.

—Peu de choses, monseigneur. Mais il me paraît que si votre Altesse méprise la presse qu'elle croit mal informée, elle doit être plus générale de mouvement que les généralités de Budapest et à Vienne. N'est-il pas exact qu'un député, le docteur Soma Visontai, venille porter l'affaire à la tribune de la Chambre? Et il faut qu'un des collègues de votre Altesse à la Chambre des députés, le comte Hirap, ait rédigé une requête pour qu'un

de la large table à laquelle il était installé. —Et après tout, je ne serais pas fâché de le savoir.

—Vous êtes un misérable, articula-t-elle avec lenteur. —Pas possible! —Non, rictus ressemblait à une contorsion.

—Je ne suis pas possible!... —Et après tout, je ne serais pas fâché de le savoir.

—Vous êtes un misérable, articula-t-elle avec lenteur. —Pas possible! —Non, rictus ressemblait à une contorsion.

—Je ne suis pas possible!... —Et après tout, je ne serais pas fâché de le savoir.

—Vous êtes un misérable, articula-t-elle avec lenteur. —Pas possible! —Non, rictus ressemblait à une contorsion.

de la large table à laquelle il était installé. —Et après tout, je ne serais pas fâché de le savoir.

—Vous êtes un misérable, articula-t-elle avec lenteur. —Pas possible! —Non, rictus ressemblait à une contorsion.

—Je ne suis pas possible!... —Et après tout, je ne serais pas fâché de le savoir.

—Vous êtes un misérable, articula-t-elle avec lenteur. —Pas possible! —Non, rictus ressemblait à une contorsion.

—Je ne suis pas possible!... —Et après tout, je ne serais pas fâché de le savoir.

—Vous êtes un misérable, articula-t-elle avec lenteur. —Pas possible! —Non, rictus ressemblait à une contorsion.

de la large table à laquelle il était installé. —Et après tout, je ne serais pas fâché de le savoir.

—Vous êtes un misérable, articula-t-elle avec lenteur. —Pas possible! —Non, rictus ressemblait à une contorsion.

—Je ne suis pas possible!... —Et après tout, je ne serais pas fâché de le savoir.

—Vous êtes un misérable, articula-t-elle avec lenteur. —Pas possible! —Non, rictus ressemblait à une contorsion.

—Je ne suis pas possible!... —Et après tout, je ne serais pas fâché de le savoir.

—Vous êtes un misérable, articula-t-elle avec lenteur. —Pas possible! —Non, rictus ressemblait à une contorsion.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LA DELAISSEE

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Madaque.

DEUXIEME PARTIE

Le Calvaire de l'Enfant.

Le Calvaire de l'Enfant.

Le Calvaire de l'Enfant.

Le Calvaire de l'Enfant.

La jeune femme regardait l'inspecteur avec une froideur tranquille. —Cela est un frémissement de colère.

—Et si je vous faisais passer, à la caisse, demandait-il en la toisant. —Vous ne m'y ferez pas passer, répondit l'employée avec la même impassibilité.

—Vraiment... et pourquoi? —Parce que si je quittais la maison, vous ne cherchiez plus les occasions de me mortifier... sans y réussir d'ailleurs.

M. Ganon, maigre et bilieux, avec le teint naturellement jaune, devint d'un rouge brique. — Ah! ça, croyez-vous que pour vos beaux yeux, je vais accepter vos insolences? —Je suis certaine que vous les accepterez... pour mes beaux yeux, si je vous permets de que je ne vous ai jamais permis...

—Cela est un frémissement de colère. —Et si je vous faisais passer, à la caisse, demandait-il en la toisant.

qu'il pouvait mettre sur le pavé; on espère toujours ce qu'on désire.

—Cependant, croyez-le, madame Desbriex, il y a des jeux qu'il ne faut pas jouer. —Je suis parfaitement de cet avis, monsieur, c'est pourquoi je prends les devants... C'est moi qui viens vous dire; je m'en vais!

—Comment... vous vous en allez? —Oui, monsieur, c'est moi qui vous prévins, que je désirais passer à la caisse.

—Et bien, en voilà une histoire!... Le motif, s'il vous plaît? —Je n'en ai pas d'autre que celui-ci: je quitte le magasin.

—C'est mon affaire. —Le visage de l'inspecteur prit une expression de gravité sévère.

—Je ne comprends rien à votre ton, madame Desbriex, rien non plus ne le justifie. —Tant que vous êtes ici, je suis votre supérieur, et vous devez vous montrer polie.

—Je ne crois pas me montrer malhonnête. Vous m'appréhendez dès l'arrivée avec une menace, j'y réponds, voilà tout. —Puis? —Puis j'interrogeai M. Ganon.

—Je tiens à vous dire, achève Germaine, je veux vous dire avant de partir, ce que je pense de vous.

—Je tiens à vous dire, achève Germaine, je veux vous dire avant de partir, ce que je pense de vous.

—Je tiens à vous dire, achève Germaine, je veux vous dire avant de partir, ce que je pense de vous.

—Je ne comprends rien à votre ton, madame Desbriex, rien non plus ne le justifie. —Tant que vous êtes ici, je suis votre supérieur, et vous devez vous montrer polie.

—Je ne crois pas me montrer malhonnête. Vous m'appréhendez dès l'arrivée avec une menace, j'y réponds, voilà tout. —Puis? —Puis j'interrogeai M. Ganon.

—Je tiens à vous dire, achève Germaine, je veux vous dire avant de partir, ce que je pense de vous.

—Je tiens à vous dire, achève Germaine, je veux vous dire avant de partir, ce que je pense de vous.

—Je tiens à vous dire, achève Germaine, je veux vous dire avant de partir, ce que je pense de vous.

—Je ne comprends rien à votre ton, madame Desbriex, rien non plus ne le justifie. —Tant que vous êtes ici, je suis votre supérieur, et vous devez vous montrer polie.

—Je ne crois pas me montrer malhonnête. Vous m'appréhendez dès l'arrivée avec une menace, j'y réponds, voilà tout. —Puis? —Puis j'interrogeai M. Ganon.

—Je tiens à vous dire, achève Germaine, je veux vous dire avant de partir, ce que je pense de vous.

—Je tiens à vous dire, achève Germaine, je veux vous dire avant de partir, ce que je pense de vous.

—Je tiens à vous dire, achève Germaine, je veux vous dire avant de partir, ce que je pense de vous.

—Je ne comprends rien à votre ton, madame Desbriex, rien non plus ne le justifie. —Tant que vous êtes ici, je suis votre supérieur, et vous devez vous montrer polie.

—Je ne crois pas me montrer malhonnête. Vous m'appréhendez dès l'arrivée avec une menace, j'y réponds, voilà tout. —Puis? —Puis j'interrogeai M. Ganon.

—Je tiens à vous dire, achève Germaine, je veux vous dire avant de partir, ce que je pense de vous.

—Je tiens à vous dire, achève Germaine, je veux vous dire avant de partir, ce que je pense de vous.

—Je tiens à vous dire, achève Germaine, je veux vous dire avant de partir, ce que je pense de vous.